

biens aux pauvres. Quittant ensuite leur patrie, ils allaient à travers les côtes et les campagnes porter le nom de Jésus-Christ. A mesure qu'ils avaient jeté dans une ville les fondements d'une Église, ils y établissaient des pasteurs et volaient à d'autres conquêtes. L'Esprit-Saint opérait par eux des prodiges ; il n'était pas rare que sur une seule parole, échappée de leurs lèvres, des multitudes tombassent à genoux, demandant le baptême. » (Euseb. Hist. Eccl. L. III, ch. xxxvii.)

Saint Quadrat travailla à ranimer le courage des chrétiens d'Athènes. Il offrit à l'empereur Adrien une apologie de la religion, qu'il défendit avec intrépidité, de concert avec le philosophe chrétien Aristide. C'était le temps où florissaient le satyrique Lucien et le sophiste Celse.

De toutes parts on entendait retentir ce cri : *Les chrétiens aux lions !* la faiblesse d'Adrien laissait toute liberté aux passions populaires. C'est par suite de ces excitations que saint Sixte fut martyrisé à Rome.

Comment cet empereur eût-il songé à défendre les chrétiens contre les Gnostiques et les païens, lui qui les dépassait en luxure, conduisant partout avec lui un jeune bythinien, Antinoüs, d'une rare beauté, dont il était follement éperdu. Rien ne surpassait chez Adrien le vice honteux, si ce n'est la superstition. Il crut, en effet, qu'il avait besoin d'une victime pour son salut : Antinoüs se présenta, il l'accepta et l'immola. Puis il se prit à le pleurer comme un insensé. Pour se consoler, il appela la ville de Bésa en Thébaïde, où il était mort, Antinoé ou Antinoë. Antinoüs y eut un temple avec des prêtres et des devins. Antinoüs rendit des oracles. Quels temps ! quelles mœurs ! Heureusement que la Croix relevait l'humanité.

L'avènement de saint Télecphore au trône pontifical (127-138) coïncidait avec une sorte d'accalmie dans la

persécution chrétienne. Sérénus Granianus, proconsul d'Asie, écrivait à Adrien pour flétrir la facilité avec laquelle, au milieu des jeux publics, on obtenait du prince ou du magistrat qu'on jetât les chrétiens aux lions, sans interrogatoire, sans cause, sans jugement.

Saint Justin et Eusèbe nous disent que l'empereur répondit à Minucius Fundanus, proconsul, en ces termes : « J'ai reçu la lettre que m'avait écrite le *clarissime* Sérénus Granianus, votre prédécesseur. L'affaire m'a paru mériter une sérieuse attention. Les troubles suscités à propos des chrétiens ne doivent point se renouveler ; il ne faut pas fournir aux délateurs une occasion de calomnies. Si les peuples de la province ont à formuler des accusations précises contre les chrétiens, et s'ils veulent les soutenir en personne devant votre tribunal, qu'ils recourent à cette voie juridique ; mais qu'ils n'aient plus la prétention de l'emporter par des plaintes vagues et des clameurs tumultueuses. En droit, c'est à vous seul qu'il appartient de prendre connaissance de ces sortes d'accusations. Si l'on peut convaincre les chrétiens de quelques infractions aux lois, jugez le cas, et statuez selon la gravité du délit. Si au contraire, l'accusation a été calomnieusement intentée, punissez le délateur comme le mérite son crime. » (Justin cité par Eusèbe, liv. IV, c. ix.)

Profanation du Calvaire par Adrien.

Disons d'abord qu'à l'époque de la ruine de Jérusalem par Titus, Akiba, compagnon de Simon Gioras et de Jean de Giscala, avait pu s'échapper, et s'était retiré dans les montagnes de la Palestine. Au moment où Adrien devint empereur, Akiba était centenaire. Malgré son grand âge, il demeurait le chef de l'opposition aux Romains, continuant à relever les Juifs dans leurs

espérances. Il tenait en ses mains tous les fils de la conjuration contre l'étranger, et ne pouvant agir lui-même, il avait choisi un aventurier, à qui fut donné le nom de *Bar-Cocébas*, fils de l'Étoile. Sans doute, celui-ci prétendait être l'homme annoncé par Balaam. Soudain, la guerre sainte fut déclarée. Le fils de l'Étoile, à la tête de ses troupes fanatisées par Akiba, vint à Jérusalem, y planta son étendard victorieux, s'empara de cinquante places fortes, et soumit à sa loi l'ancienne Judée. Le vieil Akiba versa l'onction sainte sur la tête du triomphateur.

Adrien plongé alors dans ses débauches, ne fit que rire de cette levée de boucliers des Juifs. Cependant *Bar-Cocébas* infligeait une défaite humiliante à *Tinnius-Rufus*, gouverneur de la Judée, et par ses intrigues soulevait tout l'Orient contre les Romains. Alors Adrien, épouvanté, fit appel au vainqueur de la Grande-Bretagne, *Julius Sévère*, le capitaine le plus en renom alors, et le fit passer avec ses meilleures troupes en Judée. Il était temps ; car *Tinnius-Rufus*, quatre fois défait, allait se rendre ou tomber aux mains des rebelles.

Prudent autant que brave, *Julius Sévère* évita les grandes rencontres, enveloppa l'ennemi, reprit les places, brûla tout, passa tous les habitants au fil de l'épée, et arriva en vainqueur à Jérusalem, en ruines depuis Titus.

Le Fils de l'Étoile s'enferma avec toute son armée dans la forteresse de Bétherra, qu'on place généralement aux environs d'Hébron.

La ville, fut entourée de tous côtés par l'armée romaine, durant trois ans ; cinq cent quatre-vingt mille Juifs furent tués les armes à la main, sans compter la population qui était innombrable. Bétherra fut prise l'an 136, jour anniversaire de l'entrée de Titus à Jérusalem. On dit qu'Adrien était venu encourager

son armée. *Bar-Cocébas* fut frappé d'un coup mortel au moment où les assiégeants entraient dans la place, et Akiba fait prisonnier. Il fut mis à mort avec neuf autres docteurs. Au moment où la hache du licteur le frappait, il redisait la profession de foi hébraïque : « Écoute, Israël, Jéhovah est ton Dieu ; Jéhovah est un. » Le Christ avait en vain parlé à ce peuple obstiné : il ne reconnaissait pas la Trinité Sainte annoncée par le Sauveur. L'histoire nous apprend qu'Adrien acheva de détruire les restes de Jérusalem, fit abattre les tours hérodiennes, y passa la charrue et y sema du sel. Les Juifs furent emmenés captifs, vendus sur les marchés, envoyés en Espagne, patrie d'Adrien. L'empereur bâtit une nouvelle ville, sur Jérusalem. *Ælia Capitolina*, consacrée à Jupiter. La montagne du Calvaire et le sépulcre du Sauveur furent enfermés dans l'enceinte de cette ville. Une idole de Jupiter fut érigée sur l'emplacement du Saint-Sépulcre, une statue de Vénus à l'endroit où la Croix avait été plantée. Adrien voulait profaner les Lieux-Saints, et sans le vouloir, il en marquait l'emplacement. A Bethléem, on planta un bois destiné au culte d'Adrien. La ville achevée, Adrien y placa sur la porte principale, un pourceau de marbre ; l'entrée en fut interdite aux Hébreux. Ils durent acheter à prix d'or la permission d'entrer pour aller pleurer sur les ruines de Jérusalem. Saint Jérôme, témoin plus tard de ce spectacle, disait : « Après avoir acheté le sang du Sauveur, les Juifs aujourd'hui achètent leurs propres larmes..... »

C'en était fini de l'antique Jérusalem et de son peuple. Les gentils et les chrétiens seuls étaient admis dans son enceinte ; l'Église allait y continuer ses conquêtes, y établissant ainsi le royaume de Jésus-Christ.

Martyre de Symphorosa et de ses fils.

Les évènements terribles qui venaient de se passer en Judée, avaient réveillé chez l'empereur Adrien la haine des Juifs et des Chrétiens, qu'il confondait dans son esprit ; et bientôt on lui fournit l'occasion de montrer ses sentiments intimes.

Avide de jouissances, malgré son âge déjà avancé, il s'était fait bâtir une superbe et incomparable villa, à Tibur (Tivoli), où il avait réuni tous les charmes de l'Orient, pouvant flatter ses yeux et ses désirs de bien-être. « Il voulut en faire l'inauguration, disent les *Actes*, selon les rites païens. Des victimes furent immolées aux idoles, et l'on interrogea les oracles pour savoir si la bénédiction des dieux descendrait sur la nouvelle maison impériale. La réponse fut celle-ci : La veuve Symphorosa et ses sept fils nous tourmentent chaque jour, en invoquant le Dieu des chrétiens. Qu'on force cette famille rebelle à nous offrir des sacrifices, et nous exaucerons toutes vos prières. »

Homicide et menteur : voilà bien Satan. « Adrien s'étant fait amener Symphorosa et ses fils, les invita, avec une douceur affectée, à prendre part aux sacrifices. La courageuse veuve lui répondit : « Gétulius, mon époux, et son frère Amantius, étaient tribuns dans vos armées. On les dénonça comme chrétiens. Ils furent appliqués à la torture ; on espérait ainsi les contraindre à sacrifier aux idoles. Mais ils triomphèrent des tourments et de la rage des démons. Ils préférèrent la mort à l'apostasie ; on leur trancha la tête. Ce supplice souffert pour le nom de Jésus-Christ, passe à vos yeux pour une ignominie, mais il constitue un honneur et une gloire immortelle devant les Anges de Dieu. Ces martyrs, aujourd'hui au ciel, présentent au trône du Roi

des rois, les trophées de leurs souffrances et jouissent des béatitudes de l'éternelle vie. — La fermeté de cette réponse irrita l'empereur. Sacrifie aux dieux tout-puissants, toi et tes fils, s'écria-t-il, ou je vous fais tous égorger sur l'autel ! — Quel bonheur pour nous, dit Symphorosa, s'il nous était ainsi donné d'être offerts, comme une hostie sans tache, à la gloire de Jésus-Christ ! C'est à mes dieux, que je veux vous immoler, dit Adrien. — Vos dieux, répondit Symphorosa, ne peuvent m'agréer pour leur victime. Si l'on me brûle comme un holocauste, c'est au nom de Jésus-Christ, mon Dieu que je serai consumée, et les flammes qui dévorent vos démons n'en seront que plus ardentes. — L'empereur perdant l'espoir de vaincre un tel courage, ne dit plus que cette parole : Choisis ton sort ; sacrifie ou meurs ! — Croyez-vous donc, répondit Symphorosa, que la terreur puisse me faire changer de sentiments ? Mon unique désir est de reposer avec Gétulius, mon époux, que vous avez fait mettre à mort pour le nom du Christ. Sur l'ordre d'Adrien, Symphorosa fut conduite au temple d'Hercule, et abandonnée aux insultes de la soldatesque, qui la souffleta et la suspendit par les cheveux. Rien ne put ébranler la résolution de la sainte ; enfin l'empereur lui fit attacher une pierre au cou, et on la précipita dans l'Anio. (Le Teverone.) Le corps de la martyre fut retrouvé et enseveli par les soins de son frère, Eugénius, un des principaux membres de la *Curia* municipale de Tibur. »

« Le lendemain Adrien se fit de nouveau présenter les sept fils de Symphorosa. Il essaya vainement, et par les caresses et par les menaces, de les déterminer à l'apostasie. Furieux de leur obstination, il fit dresser sept potences autour du temple d'Hercule : chacun des frères y fut attaché et subit la torture de la *trochlea*. — Ils souffrirent héroïquement cette dislocation barbare

de tous leurs membres. La mort seule put étouffer leur voix qui répétait sans cesse les louanges du Christ. Crescent, l'ainé, eut la gorge percée d'un coup de lance. Julianus, le second, fut poignardé en pleine poitrine. Némésius, le troisième, fut frappé au cœur. Primitivus, le quatrième, eut le ventre ouvert. Justin, le cinquième, fut retourné sur le dos, on lui perça les reins à coups d'épée. Le sixième, Stractéus, reçut au flanc le coup mortel. Eugénius, le septième, fut fendu en deux dans toute sa hauteur. Les sept martyrs avaient été exécutés sur la potence même où chacun avait subi la torture préalable. Leurs corps demeurèrent toute la nuit sur le gibet. Le lendemain, Adrien donna l'ordre de les détacher ; ils furent jetés tous les sept dans une fosse profonde, creusée non loin de là. Les prêtres païens donnèrent à ce lieu le nom de *Septem Biothamatos* ; Les sept égorgés. » Plus tard on leur rendit les honneurs dus à leur sainteté.

Voilà les spectacles qu'Adrien donnait au peuple romain, et les satisfactions accordées aux oracles ou démons, qu'importunaient les prières de Symphorosa, et de ses fils aussi chrétiens que leur mère.

Mort effrayante d'Adrien.

Quelques mois après Symphorosa, saint Télesphore, pape, fut décapité. Nous n'avons pas les Actes de son martyre. Des victimes tombaient dans toutes les parties du monde, sous le glaive des bourreaux, sous les coups des foules en délire ; mais les chrétiens se multipliaient de plus en plus, et le royaume de Jésus-Christ, l'Église, s'affermissait chaque jour davantage.

Dieu laissait aux empereurs et aux bourreaux leur liberté d'action ; il attendait son heure, l'heure de la

justice. Elle avait sonné pour Adrien. Lampride au siècle suivant, dira qu'un moment, l'empereur entrevit la lumière et voulut bâtir des temples à Jésus-Christ, mais qu'il en fut détourné par les oracles. Ils lui dirent que le monde entier se ferait chrétien, et que les temples seraient déserts. Il s'arrêta.

Avant de mourir, Adrien fit tuer son beau-frère Servien, et aussi Fuscus, son neveu. L'impératrice Sabine, sa femme, mourut de chagrin ou de poison : il en fit une déesse. Il fit mettre à mort le César Vêrus, et il en fit un Dieu. A sa place il adopta Tite Antonin, auquel il fit adopter à la fois et un jeune fils de Vêrus, et un de ses propres parents, nommé Marcus Amicius, plus connu sous le nom de Marc Aurèle.

« L'année qui vit mourir saint Télesphore, dit un historien, mit fin au règne d'Adrien. Les ressources de la magie, qu'il fit appeler à son secours, furent impuissantes à combattre la maladie dont ce prince fut atteint. Le séjour de Tibur lui devint insupportable. Peut-être le souvenir de Symphorosa et de ses fils troublait-il son imagination épouvantée. Quoi qu'il en soit, il se fit transporter à Baïa, sur le golfe de Naples, dans l'espoir de retrouver la santé sous ce ciel enchanteur. Les souffrances qu'il endurait étaient si vives, qu'il demanda vingt fois du poison à ses médecins ou un poignard à ses familiers, leur promettant de magnifiques récompenses s'ils l'aidaient à se débarrasser de la vie. Mais nul ne voulait s'exposer au danger de lui rendre un pareil service. Il imagina un expédient moins tragique. Il se fit parfumer de fleurs ; on prépara un festin splendide, auquel il invita de nombreux convives. Se gorgeant alors d'aliments que son estomac ne pouvait plus digérer, il expira ainsi, plaisantant sur son âme et récitant les vers fameux qu'il avait composés pour cette circonstance. Une telle mort couronnait di-

gnement un règne qui n'avait été qu'une ironie sanglante. (10 Juillet 138.) (Hist. Darras, t. VII, p. 105.)

VI.

MARC-AURÈLE.

Le Pape saint Hygin, successeur de saint Télesphore, avait gouverné l'Église, depuis 138 jusqu'en 142. Il fut martyrisé à Rome sous Antonin le Pieux. Ce prince ne fut point un persécuteur, comme Adrien, à qui il succéda ; mais les foules habituées à massacrer les chrétiens, sans forme de procès, se livraient à leurs fureurs insensées, à la moindre occasion, et nul ne les arrêtait, pas même Antonin le Pieux.

Saint Pie I^{er}, successeur de saint Hygin, fut martyrisé, disent certains auteurs, tandis que les autres le nient ; en tout cas, il mourut l'an 150. C'est sous son pontificat que vécut sainte Praxède et sainte Pudencienne, amies comme leur père Pudens, des voyageurs chrétiens, auxquels elles se plaisaient à offrir l'hospitalité pendant leur vie, la sépulture, après leur mort. Elles laissèrent, ainsi que saint Pie I^{er}, un souvenir embaumé de vertus.

L'an 161, Antonin le Pieux mourut et Marc-Aurèle lui succéda.

Antonin avait soixante-seize ans. M. de Champagny a écrit de lui : « A l'aspect de ce beau vieillard, d'une taille haute et encore droite, d'une figure noble et serene, et dont la voix était toujours agréable et sonore, il semblait que tous, barbares, conspirateurs, ennemis du dehors et du dedans, s'entendissent pour ne pas troubler l'empire tant qu'il vivrait. Le 11 des calendes

de mai sous le consulat de Largus et Messolinus (21 avril 147) Rome avait célébré le 900^e anniversaire de sa fondation. Cette fête avait dépassé les splendeurs de celle d'Auguste après la bataille d'Actium. Le monde se réjouissait. Les monnaies des villes, les inscriptions des provinces rendaient hommage à Antonin, conquérant pacifique, bienfaiteur des peuples, père plus que prince. Elles rappelaient « la munificence impériale, la félicité des temps, la piété du souverain, la concorde de sa famille. » Ce concert d'éloges escorta l'empereur jusqu'à la fin de sa vie. A l'âge avancé où il était parvenu, sa santé était encore entière sans être robuste. Un peu de fromage des Alpes, qu'il mangea trop avidement, provoqua des vomissements et un peu de fièvre. Au bout de trois jours il se sentit en danger ; fit venir Marc-Aurèle, son gendre et son fils adoptif ; en présence de ses deux préfets du prétoire, il lui recommanda sa fille, pour laquelle Marc-Aurèle n'eut au reste que trop de sollicitude, et la chose publique, pour laquelle il ne pouvait trop en avoir. » (Comte de Champagny, les Antonins, t. II, p. 225.)

La funèbre nouvelle fut accueillie avec stupeur dans tout l'empire ; ce fut un deuil universel ; mais cette émotion, comme il arrivait souvent, retomba sur les chrétiens, ces impies, ces athées, comme on les appelait, parce qu'ils n'adoraient pas les dieux, et saint Anicet, qui gouvernait l'Église, fut sacrifié à la fureur populaire. Il reçut la couronne du martyr le XII des calendes de mai. (17 avril 161.) Il fut inhumé dans la catacombe connue depuis sous le nom de Saint-Calixte. M. de Rossi, le savant archéologue de Rome, dit qu'il fut déposé au Vatican, et plus tard, dans la crypte de Saint-Calixte, avec les premiers Papes ; d'où Sixte-Quint tira les restes de ce saint martyr pour les placer dans le tombeau impérial d'Alexandre-Sévère.

« Si pour mériter le nom de philosophe, dit Rohrbacher, ou d'ami de la sagesse, il faut comme saint Justin, aimer la vérité sur toute chose, la chercher avec une ardeur infatigable, et, quand on l'a trouvée, la professer avec courage, la publier hautement, dissiper les erreurs et les préventions qui empêchent les hommes de la reconnaître, Marc-Aurèle n'était rien moins qu'un philosophe. Des apologies lumineuses lui furent présentées par des philosophes chrétiens. Depuis un siècle, des milliers de personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, au prix de leur fortune et de leur vie, abjuraient publiquement le culte des idoles pour adorer, par une religion sainte, le seul Dieu véritable : lui-même, dans ses écrits, rend témoignage à leur promptitude et à leur constance à souffrir la mort. Et toutefois, ce philosophe tant vanté, ou ne connut point l'extravagance de l'idolâtrie, l'extravagance criminelle qu'il y a d'adorer à la place du seul Dieu vrai, une multitude confuse de dieux adultères, incestueux, parricides ; ou bien, par le plus grand des forfaits, ayant connu la vérité, il mit tout en œuvre pour la dérober à la connaissance des hommes ; au lieu d'en instruire lui-même les divers peuples de son empire, il fit mettre à mort ceux qui, plus vrais philosophes que lui, en faisaient profession et l'annonçaient sans crainte ; au lieu de désabuser les Romains de leurs divinités scandaleuses, il en ajouta de nouvelles. » (Hist. univ. de l'Église, t. V, p. 419.)

C'est que pour arriver à la foi, qui est un don de Dieu, il faut la désirer, la demander, s'y préparer par la pratique de certaines vertus naturelles, et alors l'Auteur de tout don parfait, l'accorde : *Dieu résiste aux orgueilleux, mais il donne sa grâce aux humbles.*

Cependant Marc-Aurèle s'était associé Lucius Vérus, pour gouverner l'Empire, selon les indications de l'em-

pereur défunt. Or, ce Vérus était un vrai Caligula par ses extravagantes débauches. Il effraya Rome dès le commencement, et les sinistres événements qui survinrent, menaçant la fortune de l'empire tout entier, jetèrent dans les esprits de sombres pressentiments. Les soulèvements de l'orient et de l'occident, frappant les multitudes de crainte, une fois encore on se tourna vers les chrétiens, en disant : Ils irritent les dieux. On fit appel à tous les dieux ; puis à tous les imposteurs pour détourner les dangers et les fléaux. Un imposteur, du nom d'Alexandre, joua le rôle d'un Simon le Magicien, dans ces circonstances. Le peuple, comme toujours, le suivait, et lui, par un héraut, disait avant de commencer ses jongleries : « S'il est ici quelque athée, chrétien ou épicurien, venu pour surprendre le secret des saintes orgies, qu'il se retire et que les vrais adorateurs des dieux soient heureusement initiés ! Alors la multitude criait : « A bas les chrétiens ! Mort aux athées ! » Les philosophes s'en mêlèrent, et Marc-Aurèle rendit l'arrêt suivant : « L'empereur Marc-Aurèle à tous les gouverneurs et officiers de ses provinces. Nous avons été informé que ceux qui de nos jours portent le nom de chrétiens, violent ouvertement les lois de l'empire ; arrêtez-les, et s'ils refusent de sacrifier aux dieux, punissez-les, en graduant toutefois la rigueur des supplices de telle sorte que la répression soit équitable et que la punition cesse avec le crime. » (Act. Auth. de St Symp. d'Autun. (Ruinar, Act. des Mart. p. 67.)

C'est clair : les lois de l'empire ordonnent d'adorer les dieux — ne pas les adorer, est désobéir à ces lois — en conséquence, arrêtez les chrétiens, qui refusent leur encens à nos divinités, et ne leur faites grâces, que si leur crime cesse... par l'apostasie, évidemment. Et dire que Marc-Aurèle est un des meilleurs empereurs romains !

Martyre de saint Polycarpe, évêque de Smyrne.

Tandis que Marc-Aurèle partait en guerre contre les Marcomans, peuple de Germanie, soulevé contre l'empire, et que le saint évêque d'Hierapolis, en Phrygie, Abercius, guérissait, à la prière de l'impératrice Faustine, Lucilla, sa fille, fiancée à Vêrus, laquelle était horriblement tourmentée par un démon, Smyrne s'agitait contre les chrétiens, avec un redoublement de rage. On égorgeait les chrétiens comme des bêtes fauves, et le passage du ridicule conquérant, Lucius Vêrus, qui mangeait et se livrait à toutes sortes de débauches, ne faisait qu'activer la persécution. C'est ainsi qu'à Pergame, saint Carpus, évêque de Thyatire, le diacre Pappylus, sa sœur Agathonice, et une jeune esclave Agathodosa expiraient dans les tortures. A Apamée, capitale de la Grande-Phrygie, les deux chrétiens, Caius et Alexander, confessaient également le nom de Jésus-Christ, au milieu des plus cruels supplices. A Smyrne, où l'autorité de saint Polycarpe maintenait les traditions apostoliques, la violence de la persécution éclata avec une véritable furie. (Voir le Martyrologe romain, 13 avril, 10 mars.)

Un jour, le peuple assemblé dans l'amphithéâtre de cette ville, se repaissait du spectacle de plusieurs martyrs dévorés par les bêtes. Un héros chrétien, qui soutenait ses compagnons, Germanicus, parut à son tour pour combattre ces fauves affamés. Sans hésiter, il alla droit à un tigre, le saisit par la crinière, et excita sa fureur, le forçant à le dévorer. La multitude ne put s'empêcher d'admirer ce courage. Toutefois, on le sait, quand le peuple, pareil au lion, a déjà senti l'odeur du sang, il en devient de plus en plus avide. Aussi de tous

les rangs, les païens s'écrièrent : Mort aux athées ! Qu'on amène Polycarpe ! (Act. Polyc.)

On se hâta d'aller chercher dans sa demeure le noble et saint évêque. A la vue de ses cheveux blancs, de son calme plein de douceur et de sérénité, les soldats envoyés pour le prendre se disaient les uns aux autres : Fallait-il déployer tant d'efforts et de peines pour arrêter cet auguste vieillard ? — Polycarpe ordonna qu'on leur servit à manger, et les pria de lui accorder un moment pour prier en liberté. Ils y consentirent. Le saint évêque debout — les premiers chrétiens priaient debout, les bras étendus en forme de croix — commença à haute voix sa prière, en leur présence, et plein de la grâce céleste, la prolongea, remplissant les soldats d'admiration et de saintes émotions.

Ils partirent et arrivèrent à l'amphithéâtre.

Les *Actes* disent que la nouvelle s'était promptement répandue dans la ville ; une foule immense encombrait les gradins. L'agitation tumultueuse et confuse de ces milliers d'hommes ressemblait au grondement d'une mer en furie. Au moment où le prisonnier entra dans l'arène, une voix céleste dominant les bruits de la multitude, prononça distinctement ces mots : Courage et force, Polycarpe ! Ceux d'entre nous qui étaient présents, entendirent cette exclamation, mais nul ne put voir celui qui l'avait proférée. Les païens ne parurent pas l'avoir entendue ; et la vue du saint évêque redoubla parmi eux la confusion et le désordre. Cependant le vieillard fut amené en face de la tribune du proconsul. Es-tu Polycarpe ? demanda le magistrat. — Oui, répondit-il. — Aie pitié de tes cheveux blancs ! reprit le proconsul, et il ajouta toutes les exhortations qu'ils ont coutume de faire en pareil cas. Il termina ainsi : Jure par la *Fortune de César* ! et crie avec nous *Αίψα τους αθίους* : Enlevez les athées. — Polycarpe, pro-

menant alors sur toute cette assemblée de scélérats réunie dans le stade, un regard d'indignation et de sévère majesté, étendit les deux bras sur ces idolâtres, puis levant les yeux vers le ciel, il poussa un profond soupir et dit *Αίψα τους αβίους*. — Le proconsul insista. Prononcez le serment, lui dit-il, et je te mets en liberté? Maudis le Christ! — Le saint vieillard répondit : Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, et il m'a comblé de faveurs, comment pourrais-je maudire mon Sauveur et mon Roi? — Du moins, reprit le proconsul, jure par la *Fortune de César*. — Vous insistez pour que je prononce ce serment, dit Polycarpe, comme si vous ignorez qui je suis! Je vous le déclare donc : Je suis chrétien; que si vous désirez apprendre à quoi ce titre m'oblige, prenez un jour où je puisse vous faire connaître ma doctrine et je vous l'exposerai sincèrement. — Tu peux parler, dit le proconsul, commence donc et essaie de convertir tout ce peuple à ta doctrine. — C'est avec vous, répondit Polycarpe, que je veux en conférer. Notre foi nous enseigne à rendre aux princes et aux autorités établies par Dieu, l'honneur qui leur est dû. Quant à cette foule, elle est indigne d'entendre ma parole, et je ne lui reconnais pas le droit de me juger! — Songe donc, s'écria le proconsul, que, d'un signe, je puis faire lâcher sur toi les bêtes. — Faites-le, dit Polycarpe, c'est par les tourments que je puis monter à la gloire. — Si tu ne crains pas les bêtes, reprit le proconsul, je te ferai brûler vif. Que sont, dit Polycarpe, les flammes dont vous me menacez? — Elles brûlent une heure; mais les feux que la justice divine réserve aux impies sont inextinguibles. Pourquoi donc tarder si longtemps? Ordonnez contre moi le supplice que vous voudrez. En parlant ainsi, avec un accent de confiance et de foi célestes, son visage paraissait illuminé des rayons de la grâce.

Les menaces du magistrat n'altéraient en rien la sérénité de ses traits. Le proconsul, au contraire, paraissait terrifié. Il donna l'ordre au héraut de se placer au milieu de l'arène et de proclamer à trois reprises différentes, la formule solennelle : Polycarpe a confessé qu'il était chrétien! — Aussitôt, du milieu de cette foule de païens et de Juifs, s'éleva une tempête de clameurs et de vociférations : A mort le docteur d'athéisme, le père des chrétiens, le destructeur de nos dieux! C'est lui qui renverse leur culte, fait désertir les temples, et abandonner les sacrifices! A mort! On interpellait l'Asiarque; c'était un Trallien du nom de Philippe; on le sommait de faire aussitôt lâcher un lion contre Polycarpe. Philippe s'y refusa, parce que, disait-il, le temps légal consacré aux combats des bêtes était expiré. La foule se mit alors à crier d'une voix unanime : Polycarpe au bûcher! Qu'il soit brûlé vif! — Ainsi devait s'accomplir, par un caprice populaire, la prédiction faite trois jours auparavant par le saint évêque. En un clin d'œil, la multitude se précipite dans les officines et les établissements de bains du voisinage, et s'empare de tous les morceaux de bois qui se trouvent sous sa main. Les Juifs, selon leur coutume, se montraient les plus ardents à cette besogne. Bientôt un immense bûcher s'éleva au milieu de l'amphithéâtre.

« Cependant Polycarpe détachait ses vêtements et sa ceinture. Il essaya même de se déchausser, ce qu'il n'avait pas coutume de faire lui-même auparavant, car les fideles se disputaient l'honneur de lui rendre cet office; même avant son martyre, on avait un culte pour sa sainteté. On apporte tous les instruments en usage pour le supplice; mais au moment où l'on voulait fixer ses mains dans les claveaux de fer, pour le maintenir au poteau, il dit : Laissez-moi; le Dieu qui me donne le courage d'affronter le supplice du feu,

saura bien me maintenir sans cela immobile sur le bûcher. — Sans insister, les bourreaux renoncèrent à fixer ainsi ses mains, et se contentèrent de les lui attacher derrière le dos et de lier solidement son corps au poteau. En cette attitude, pareil à une victime d'agréable odeur, prête à être immolée pour son Dieu, il leva les yeux au ciel et dit : Seigneur tout-puissant, père de Jésus-Christ, Notre-Seigneur, votre Fils adorable, qui nous a appris à vous connaître, Dieu des Anges et des vertus, souverain de l'univers, père de l'assemblée des justes perpétuellement vivants sous votre regard, je vous bénis d'avoir daigné m'appeler, en ce jour et à cette heure, à partager la couronne de vos martyrs, et le calice de votre Christ, pour ressusciter à la vie éternelle, dans l'incorruptibilité de l'Esprit-Saint. Recevez-moi aujourd'hui en votre présence, dans l'assemblée des bienheureux, comme une victime, depuis longtemps préparée au sacrifice que vous avez daigné lui prédire, vous le Dieu de vérité. Gloire à vous, honneur et louange, en Jésus-Christ, votre Fils bien-aimé et en union avec votre Esprit-Saint, dans les siècles des siècles. Amen ! Il achevait à peine sa prière que les bourreaux mettaient le feu au bûcher. La flamme s'élança aussitôt, mais une merveille dont nous fûmes témoins, nous qui sommes chargés de transmettre ce récit à nos frères, se produisit alors. Semblable à la voile d'un navire qui se gonfle au souffle du vent, la flamme se recourba en arc autour du corps du martyr, l'enveloppant sans l'atteindre, d'un cercle embrasé. Au lieu de l'horrible odeur des chairs consumées, un parfum d'encens se épanchait dans les airs, et le saint évêque, intact au milieu du brasier, nous paraissait rayonnant comme l'argent ou l'or dans la fournaise. Les païens se rendirent longtemps sans que le phénomène cessât. Désespérant enfin de voir le saint évêque consumé par les flammes,

le confecteur monta sur le bûcher et plongea un pignard dans le flanc de la victime. Le sang jaillit de la plaie en telle abondance qu'il éteignit le feu. Témoin de cette mort, le peuple, malgré sa fureur ne put s'empêcher de rendre témoignage à l'héroïsme chrétien. »

Martyrs dans les Gaules.

La persécution ne sévissait pas seulement en Orient; elle étendait aussi ses ravages en Occident, et dans le monde entier, puisque Rome étendait son empire jusqu'aux extrémités de la terre.

« La fureur aveugle des populations soulevées contre les chrétiens, dit Eusèbe, atteignit un degré de violence inouï jusque-là. On pourra juger du nombre presque incalculable des martyrs, qui versèrent alors leur sang pour la foi sur tous les points du monde, par le récit des massacres accomplis dans une seule province. Ils ont été fidèlement enregistrés dans une épître fameuse que j'ai insérée dans ma *collection des Actes authentiques*. » (Voir Darras, t. VII, p. 344.)

Quelle est cette province ? Eusèbe va nous répondre lui-même.

« Les historiens profanes notent chaque combat et chaque victoire; leurs pages sont remplies des hauts faits des généraux et des soldats qui ont exposé leur vie pour la défense de leur patrie, de leurs enfants, de leur fortune, et ont souillé leurs mains triomphantes du sang des ennemis. Pour moi, j'écris l'histoire du règne de Dieu; nos combats tout pacifiques soutenus pour le triomphe de la paix spirituelle, de la vérité et de la religion dans le monde n'ont coûté de sang qu'à nous-mêmes; les soldats de la foi subissaient les tortures et donnaient héroïquement leur vie sans se défendre; leurs couronnes n'en sont pas moins immor-

telles. Or, la province qui fut le théâtre des luttes que je vais décrire se nomme la Gaule. Les deux plus importantes métropoles qu'elle compte dans son sein, sont Lugdunum et Vienna, toutes deux baignées par le Rhône, fleuve au cours impétueux, qui arrose tout le territoire environnant. Les illustres Églises de ces deux cités adressèrent aux chrétiens d'Asie et de Phrygie les Actes de leurs martyrs. Ils étaient conçus en ces termes : « Les serviteurs du Christ *paroissiens*, *παροισίους* de Lugdunum et de Vienna, dans les Gaules, aux frères d'Asie et de Phrygie qui professent la même foi et la même espérance de rédemption que nous, paix, grâce et gloire en Dieu le Père et en Jésus-Christ Notre-Seigneur ! — La violence de la persécution qui vient d'éclater ici, la fureur et la rage des gentils contre les saints, l'atrocité des tortures qu'on a infligées aux bienheureux martyrs dépassent tout ce qu'on peut concevoir, et nous renonçons à les exprimer... on en vient à nous défendre de nous montrer, sous peine de mort, mais la grâce de Dieu a combattu pour nous... » Suivent alors les détails de cette persécution inouïe.

Martyre de saint Pothin.

« Le très bienheureux Pothin, évêque de l'Église de Lyon, tomba lui-même aux mains des persécuteurs. C'était un vieillard plus que nonagénaire. A la faiblesse de l'âge était venue se joindre celle d'une douloureuse maladie, en sorte qu'on fut obligé de le porter au tribunal ; mais la vigueur de son esprit, et son ardeur pour le martyre, triomphaient de sa vieillesse et de ses infirmités. On eût dit que sa grande âme faisait un suprême effort pour rester dans ce corps débile, afin d'y ménager à la foi de Jésus-Christ un dernier triomphe. Les soldats le portèrent donc au tribunal. Tous les ma-

gistrats, le peuple entier l'escortaient, au milieu des vociférations et des clameurs, comme s'il eût été le Christ en personne. — Quel est le Dieu des chrétiens ? lui demanda le gouverneur. — Vous le connaissez, si vous en êtes digne, répondit-il. — A ces mots, sans pitié pour ses cheveux blancs, la multitude se rue sur lui, les plus proches à coups de pieds et de poings, les plus éloignés lui lançant à la tête tous les projectiles qui leur tombent sous la main. Tous auraient cru commettre un sacrilège, s'ils n'eussent outragé l'auguste vieillard. Ils croyaient ainsi venger l'honneur de leurs dieux. Après cette explosion de violences, Pothin couvert de plaies et à demi mort, fut jeté dans un cachot, où il expira deux jours après. »

Martyre de Maturus, de Sanctus, de Blandina et d'Attalus.

« Maturus et Sanctus exposés dans l'amphithéâtre aux bêtes, apparurent tels que des athlètes habitués à lutter contre les fauves, et avec la populace plus cruelle encore. La foule demanda pour eux la chaise de fer. Elle fut apportée et rougie au feu. On y fit asseoir les martyrs. Une horrible odeur de chair brûlée se répandit dans l'amphithéâtre. La rage des spectateurs croisait avec l'héroïsme des martyrs, qui n'avaient qu'une parole : Je suis chrétien. Tout le jour durant, ils furent torturés pour le divertissement du peuple. Le soir, ils vivaient encore, le confecteur les acheva d'un coup d'épée, au milieu de l'amphithéâtre.

« Blandina, ce jour-là même, avait été suspendue à un poteau, dans l'arène, pour y être dévorée par les bêtes. Ses bras avaient été étendus en forme de croix ; dans cette attitude, elle pria avec ferveur ; en la contemplant, les autres martyrs retrouvaient, dans la person-

ne de leur bienheureuse sœur, une image de Celui qui avait été crucifié pour eux. Cette pensée ranimait leur courage, et leur rappelait que quiconque souffre ici-bas pour la gloire du Christ, partagera dans le ciel le royaume du Dieu vivant. Cependant, aucune des bêtes ne toucha l'héroïque vierge, qui fut détachée du poteau et ramenée en prison. Dieu voulait en la réservant à de nouveaux combats, rendre son triomphe sur l'enfer plus éclatant, et donner à tous les frères, en la personne d'une faible et timide esclave, la preuve de ce que peut la force de Jésus-Christ, quand il s'agit de conquérir une palme immortelle.

« Cependant tout le peuple avait vingt fois demandé Attalus. Son nom était dans toutes les bouches. Il parut avec une contenance intrépide; on lisait sur son visage cette noble fierté que donne la vertu. Profondément instruit de la doctrine chrétienne, il avait toujours été pour nous un témoin fidèle de la vérité. Il fit le tour de l'amphithéâtre, précédé d'un lecteur qui portait une tablette où était tracée une inscription ainsi conçue : « Celui-ci est Attalus le chrétien. » A sa vue, la multitude éclata en exclamations frénétiques. Cependant le gouverneur ayant appris qu'Attalus était citoyen romain, le fit reconduire en prison avec les autres. Il crut devoir en référer à César. Il lui adressa donc la liste exacte de tous les captifs chrétiens et attendit la décision impériale. »

La réponse de César arriva. Elle prescrivait de mettre à mort ceux qui persistaient à se dire chrétiens. Le gouverneur profita d'un jour où les marchands se réunissaient à Lugdunum de toutes les provinces étrangères, pour faire amener au forum tous les martyrs.

Alexandre et Attalus y parurent avec leur courage invincible. Après d'horribles tourments, ils furent percés par le glaive.

« De toute cette phalange de martyrs, Blandina restait la dernière, avec un jeune chrétien, âgé de quinze ans, nommé Ponticus. Chaque jour on les avait conduits à l'amphithéâtre, pour y être témoins du supplice de leurs frères. Enfin le dernier jour réservé aux jeux solennels, on les fit prendre part au combat. Trainés en face d'un autel idolâtrique, au milieu de l'arène, on voulut les contraindre à sacrifier aux dieux. Ils refusèrent avec un geste de mépris. Le peuple éclata alors en fureur. Sans pitié pour la jeunesse de Ponticus, ni pour le sexe de Blandina, on les soumit à toutes les tortures ordinaires. De temps en temps, les bourreaux s'interrompaient, criant à ces deux héroïques victimes de jurer par le nom des dieux. Ce fut en vain, Blandina exhortait elle-même Ponticus à montrer à cette foule barbare ce que la foi de Jésus-Christ peut accomplir de merveilles dans un enfant. Le jeune chrétien résista avec un courage invincible, et expira dans les tortures. Enfin, Blandina la bienheureuse, comme une mère qui a vu triompher tous ses fils, et les a conduits couverts de palmes immortelles au Roi de gloire, parcourut la dernière de tous, ce champ ensanglanté de douleurs et de tortures. Elle semblait pressée d'aller rejoindre les siens; on eût dit qu'elle courait à un festin nuptial. Après la flagellation, l'exposition aux bêtes et le supplice de la chaise de fer, elle fut roulée dans un filet et jetée à un taureau furieux, qui la lança à plusieurs reprises dans l'arène. La sainte tout entière à la contemplation des biens immortels qui allaient être sa récompense, entretenait son âme dans un doux colloque avec Jésus-Christ, par une prière fervente; elle paraissait ne pas même sentir les tourments. Enfin, victime innocente, l'épée du confecteur lui donna le coup de la mort, et les païens eux-mêmes disaient que jamais femme n'avait tant et si héroïquement souffert. »

Martyre de saint Symphorien d'Autun.

Ce n'était pas l'Église de Lyon seulement, unie à celle de Vienne, qui donnait à Jésus-Christ des témoins de sa divinité, celle d'Autun aussi rendait au Sauveur sang pour sang, vie pour vie. Un de ses plus brillants athlètes, du nom de Symphorien, parut à cette époque devant le tribunal de César et y confessa sa foi, au mépris des tourments et de la mort. Rencontrant un cortège de païens, qui parcouraient les rues de la ville et rendaient des honneurs à Cybèle, la mère des Dieux, il ne put s'empêcher de laisser voir ses sentiments de pitié. Aussitôt les païens irrités le traînent au tribunal du proconsul Héraclius : « Pourquoi, demanda le juge, ne consens-tu pas à rendre hommage à la mère des dieux ? — J'adore le vrai Dieu, répondit Symphorien. Quant à l'idole de vos démons, si vous me laissez faire, je me charge de la briser à coups de marteau, sous vos yeux. — Il ne suffit pas d'être sacrilège, dit le magistrat, tu veux encore te faire châtier comme rebelle ! — Héraclius le fit alors battre de verges par ses licteurs et jeter en prison. Quelques jours après, il lui fit subir un nouvel interrogatoire, et essaya de le tenter par les plus séduisantes promesses ; riches gratifications, honneurs militaires, faveurs impériales, il lui offrait tout ce qui peut avoir quelque charme pour les hommes, s'il consentait à sacrifier aux dieux immortels. « Je vais, ajouta-t-il, faire couronner de fleurs les autels d'Apollon, de Cybèle et de Diane. Tu assisteras à mes côtés au sacrifice que je vais leur offrir. » Le saint rejeta avec horreur les insidieuses propositions du gouverneur. Il peignit ensuite, en faisant ressortir leur ridicule extravagance, les courses insensées des corybantes, en l'honneur de Cybèle ; la supercherie des prêtres qui rendaient les

oracles d'Apollon ; les chasses superstitieuses en l'honneur de Diane.

« Héraclius le condamna à avoir la tête tranchée. Pendant qu'on traînait le martyr au lieu du supplice, sa mère, doublement vénérable par sa foi et ses années, accourut, non pour l'attendrir par ses larmes, mais pour l'affermir et l'animer par ses exhortations. Du haut des remparts, elle lui criait : Symphorien, mon fils bien-aimé, souvenez-vous du Dieu vivant, montrez votre courage et votre foi. On ne doit pas craindre une mort qui conduit sûrement à la vie... Soutenu par la voix de sa tendre mère, et par la force céleste de la grâce, le jeune chrétien subit généreusement le martyre. » (Ruinart. Act. des mart.)

Mort de Marc-Aurèle.

Vérus était mort d'apoplexie, comme il revenait avec Marc-Aurèle, d'une expédition contre les Marcomans, l'an 170. L'empereur ne le pleura pas, le peuple non plus. L'empire se sentit délivré d'un monstre.

L'impératrice Faustine mourut en Cappadoce, au pied du mont Taurus, alors qu'elle accompagnait son époux, dans une expédition qu'il dut entreprendre en Orient. Elle ne fut point pleurée, vu les désordres auxquels elle avait habitude de se livrer. On lui décerna les honneurs officiels de l'apothéose païenne.

Quant à Marc-Aurèle, étant en Pannonie avec son armée, il fut pris par la maladie que les armées traînaient avec elles depuis longtemps. Dès le début du mal, il appela Commode, son fils, et voulut l'entretenir de la conduite qu'il avait à tenir. Celui-ci, comme un polltron, répondit qu'avant tout, il voulait se bien porter, et qu'il allait quitter le camp. Quelques jours après, l'empereur mourut. (17 mars 180.) La douleur de l'ar-

même fut immense. Commode était connu, et le fils était loin de ressembler à son père.

Marc-Aurèle et Faustine eurent donc de fréquentes occasions de voir les chrétiens et d'admirer leurs vertus et leur courage. L'empereur eut en face de lui des évêques, comme saint Ignace d'Antioche et Bénigne de Dijon : il ne comprit pas, lui qui se targuait de philosophie, que la sagesse était avec ces nobles personnages, et que les chrétiens, qui adoraient un Dieu invisible, l'Esprit infiniment parfait, au lieu d'être athées, possédaient la vérité. Il demeura plongé dans l'idolâtrie, adorant tous les dieux de l'Olympe, et s'adorant surtout lui-même.

Commode fut donc proclamé empereur et il signala son avènement au trône par le meurtre de sa femme Crispine et de sa sœur Lucilla, veuve de Vêrus. Rome tressaillit en revoyant Néron et Caligula, et si le coup eût porté, Commode à quelques jours de là, eût péri par le poignard. Il vécut ; toutefois la persécution ne fut pas reprise contre les chrétiens. Le calme d'une paix inattendue se fit. L'Église dilatait son sein, et de toutes parts les peuples venaient à elle. Lucius, roi de la Grande-Bretagne, se donnait au Christ, et le pape saint Eleuthère, avant de mourir, avait la consolation de le recevoir dans le bercail du divin Pasteur.

Comme faisant suite aux empereurs, ennemis acharnés des chrétiens, on peut citer Septime-Sévère, Maximin le Thrace, Dèce, Valérien, Aurélien, enfin Dioclétien.

VII.

SEPTIME-SÉVÈRE.

Commode était mort empoisonné par une courtisane, Marcia, l'an 192. Septime-Sévère, né en Afrique, lui succéda. Les Romains disaient de lui que son nom ne devait pas être *Severus*, mais *crudelis*, cruel.

Cependant il avait commencé son règne sans persécuter les chrétiens. Certains auteurs attribuent cette conduite au miracle éclatant de la *Légion fulminante*, qui avait prié et sauvé l'armée de Marc-Aurèle, prête à mourir de soif et écrasée par la multitude des barbares germains et sarmates. Cette légion était en partie composée de chrétiens.

Auprès de Septime se trouvaient deux femmes : Julia Domna, son épouse, païenne ardente, et Julia Mamaea, sa nièce, favorable aux chrétiens. La première l'emporta, et Eusèbe, dans son Histoire ecclésiastique, dit : « Un décret parut en même temps pour défendre sous peine de mort d'embrasser le judaïsme et de s'affilier à la secte chrétienne. » (Liv. VI, ch. 1.) L'empereur était en Orient quand il signa cet édit. On voit que l'on continuait à confondre juifs et chrétiens.

A Carthage, le proconsul Saturnin fit comparaître à son tribunal les chrétiens Spératus, Narjol, Atiin, Véturius, Félix, Aquilin, Létantius, Januarina, Acyllin, Générosa, Vertina, Donata et Séconda. Sur l'ordre du proconsul de sacrifier aux dieux, Spératus répondit : « Nous n'avons jamais commis de faute contre les lois. On ne saurait nous accuser d'aucun crime. Notre religion nous ordonne même de prier pour ceux qui nous

persécutent injustement...» L'interrogatoire fut long et recommença le lendemain ; le 17 juillet de l'année de Jésus-Christ 200, les bourreaux immolèrent ces nobles victimes.

Il faut lire dans les Actes ce qui se rapporte au martyre de Vixia Perpétua, âgée de vingt-deux ans, d'une illustre naissance. Elle était mariée et nourrissait un enfant. C'est à Carthage aussi qu'elle fut arrêtée avec Félicité, esclave chrétienne, Révocatus, Saturnum, Secundulus et Satur. Une partie des Actes est l'œuvre même de Perpétua. Il s'y trouve des choses ravissantes, que nous sommes obligé de passer sous silence, vu le manque d'espace. Tertullien lui-même composa la suite.

L'Égypte ne fut pas moins persécutée. Septime-Sévère s'y trouvait, à Alexandrie, et le sang des chrétiens y coulait à flots. Clément d'Alexandrie obligé de fuir les bourreaux, écrivait du fond de sa retraite : « Chaque jour nous voyons déborder les fontaines de sang chrétien ; chaque jour nous voyons les martyrs, consumés par la flamme des bûchers, interrogés au milieu des tortures, décapités par le glaive. C'est la fidélité à Jésus-Christ, qui les amène à ces combats glorieux.

Saint Léonide, père d'Origène, fut arrêté. Le fils voulait aller partager ses chaînes : sa mère dut user de ruse pour l'arrêter. Il écrivit à son père pour l'encourager au martyre. Léonide eut la tête tranchée, et ses biens furent confisqués au profit du trésor. Origène avait six frères. Dès l'enfance, dit saint Jérôme, c'était un grand homme. Dispersée par le départ de Clément, l'école chrétienne fut relevée, sous les yeux des bourreaux, par Origène.

Qui dira la suavité des *Actes* du martyre de la vierge Potamienne, et de sainte Marcella, sa mère ?

La lutte avait le monde pour théâtre. Aucune contrée n'était épargnée. En Cappadoce, le saint évêque de

Comane, versait son sang pour Jésus-Christ. Le préteur, qui le condamna à mort, Claudius Herminianus, était d'autant plus acharné à la persécution que sa femme venait, malgré lui, de se faire chrétienne. Quelques jours après l'exécution du saint évêque, Claudius fut atteint d'une maladie vermiculaire, et sa chair vivante était rongée par des myriades de hideux insectes. « N'en dites rien aux chrétiens, criait ce malheureux. Ils se réjouiraient de mes tortures. » Il se convertit lui-même, et il mourut soupirant après le baptême.

Saint Alexandre, évêque de Flaviopolis, en Cilicie, fut jeté en prison, où il resta sept ans.

Rome eut aussi sa légion de confesseurs, et les Gaulles, baignées de sang dans la quatrième persécution, ne demeurèrent pas étrangères à la cinquième. Voici comment s'expriment les Actes de saint Irnée. « Les cruels édits de Septime-Sévère retentirent, comme l'éclat de la foudre, dans le monde entier. Il sembla, tant les massacres furent grands, que l'univers allait périr. C'était à Lugdunum que, durant la guerre civile, l'empereur avait triomphé du César Claudius Albinus, son compétiteur. Quand il y revint, il apprit que cette bienheureuse cité, convertie par Irnée, refusait d'adorer les dieux ; il obéit à la féroce cruauté, ou plutôt à la rage qui faisait le fond de son caractère. Par ses ordres, les portes de la ville furent fermées, et une légion de soldats, le glaive à la main, entra dans toutes les maisons, égorgeant quiconque persistait à s'avouer chrétien. Je n'entrerais à Lugdunum, avait dit Sévère, que pour y offrir des sacrifices à mes dieux. Or, nos dieux ne veulent pas que leur culte soit souillé par celui des chrétiens. Le massacre commença donc. Il fut immense ; ni l'âge, ni le sexe, ni le rang ne furent épargnés. On vit cette multitude d'héroïques chrétiens venir d'elle-même, dans les transports d'une sainte allégresse, s'of-

frir au glaive des bourreaux, qui parcouraient la ville comme des bacchantes. Le sang coulait en ruisseaux dans les rues, et les deux fleuves qui baignent la cité roulèrent leurs eaux toutes rouges. L'impie César avait donné l'ordre qu'on lui amenât le bienheureux Irénée.

« Depuis quelques jours, le saint évêque, par une faveur de Jésus-Christ, avait été informé de l'imminence du danger. Au milieu de la nuit, pendant qu'il était en prières avec le bienheureux prêtre Zacharie, un Ange du Seigneur lui apparut et lui dit : Après tant de labeurs, voici venir le temps de la récompense : C'est par le martyre que tu entreras dans le royaume des cieux. Relève le courage de tes frères, car le meurtrier approche, et l'heure des grands combats va sonner. Dis-leur de ne pas craindre les menaces de l'antique ennemi. Il tue le corps, mais il ne saurait tuer l'âme. Leur passion sera consommée en quelques heures. Pour toi, ton supplice sera plus long, mais ton triomphe n'en sera que plus glorieux. Aie soin de soustraire au danger le prêtre Zacharie. Il sera ton successeur, et, après toi, confirmera les frères dans la foi du Christ. En entendant ces paroles, Irénée s'écria : O Jésus, mon Seigneur et mon Dieu, lumière éternelle, splendeur de justice, source et origine de piété, je vous rends grâce de la bonté avec laquelle vous daignez m'adresser, par le ministère de votre Ange, des paroles de joie et de consolation ! Donnez, Seigneur, donnez à ce peuple la grâce de la persévérance. Que nul d'entre eux n'apostasie la foi à votre saint nom. Fortifiez-les par votre puissance divine, et que tous conquièrent généreusement, par la mort, la palme de l'immortalité !

« Cette prière achevée, le bienheureux apôtre fit réunir les fidèles, et commença à les préparer au combat. Dociles à ses instructions, on les vit distribuer tous leurs biens aux pauvres ; il s'exhalait d'eux comme une

suave odeur de martyre ; ils passaient les jours et les nuits dans la prière et dans les colloques divins, attendant, d'heure en heure, le moment indiqué par le Christ.

Quand l'impie César eut ordonné le massacre général, et que l'Église de Lugdunum eut été noyée dans le sang de ses fils, on amena Irénée à l'empereur. A la vue du saint vieillard, le tyran entra dans un accès de rage. Il épouva contre sa victime toutes les inventions de la cruauté. Nous ne redirons point ici en détail les divers tourments qu'Irénée eut à subir. Ils sont relatés au livre de sa *Passion*. L'athlète de Dieu endura tous les supplices avec une constance invincible, et consumma son témoignage le quatre des Calendes de juillet. (28 juin.) La nuit suivante, le bienheureux Zacharie recueillit les précieuses reliques du martyr et les déposa dans une crypte ignorée des persécuteurs. »

Nous ne possédons plus le livre de la *Passion de saint Irénée* ; seuls ceux que nous venons de relater, nous restent. Les Bollandistes les ont publiés.

La chrétienté de Lyon était fille de saint Jean et de saint Polycarpe, par le disciple Irénée. La lumière venait de l'Orient à l'Occident : un jour, Lyon et l'Occident, qui l'auront conservée, la rendront à l'Orient.

Quels hommes, que ces chrétiens des premiers siècles ! Quelles femmes admirables étaient nos mères ! Quelles vierges étaient ces jeunes martyres qui, par pudeur, suppliaient leurs bourreaux de les jeter tout habillées dans les chaudières d'huile bouillante, comme fit la vierge Potamienne ! Mais aussi quels monstres que ces empereurs, ce Septime-Sévère, possédé du démon, qui, à la vue de ce noble vieillard, Irénée, entre dans un accès de rage, au lieu de s'adoucir ! Vraiment, si l'on doutait de la vérité, il suffirait de considérer ce spectacle de Lyon, baignée elle et ses fleuves, dans des flots de sang chrétien, pour savoir où elle est. Elle est avec

les victimes, non avec les bourreaux; avec les Irénée, les Pothin, les Polycarpe, les Ignace, les Apôtres, imitateurs des vertus et de la charité infinie du Christ; et, dès maintenant, semble-t-il, nous pouvons le proclamer hardiment : le monde a connu la loi chrétienne de l'amour marié à la souffrance. Oui, les chrétiens savent aimer Jésus-Christ, leur Sauveur et leur Dieu ; ils savent souffrir pour Lui, jusqu'au martyre, et au martyre le plus cruel. Ceux qui prétendent que le monde est demeuré insensible à la parole de l'Évangile, et à l'immolation du Christ au Calvaire, ont donc oublié ces persécutions que nous racontons ici; ou encore, ils les ont toujours ignorées. Eh bien! nous voulons continuer à laisser parler la voix du sang chrétien. Il sera plus éloquent que nos paroles, pour toutes les âmes qui voudront se recueillir et l'écouter.

Mort de Septime-Sévère.

Les massacres continuèrent. Saint Andéol fut immolé à la rage des persécuteurs à *Bergoiata*, dans l'Helvie, (le Vivarais,) et des multitudes d'autres, ailleurs. L'heure allait sonner pour Septime-Sévère d'aller rendre compte au Christ, Juge suprême, des actes de sa vie et de ses sentences impériales. Il mourut à Eboracum (york) dans la Grande-Bretagne (211), en prononçant ces paroles : « *Omnia fui, et nihil expedit* : J'ai été tout, et tout ne me sert de rien. »

« Septime-Sévère, dit Rohrbacher, avait deux fils, Caracalla et Géta : il les fit empereurs tous deux. Un jour qu'il venait de remporter une éclatante victoire dans la Grande-Bretagne, des cris lui firent tourner la tête ; il vit l'aîné de ses fils, Caracalla, l'épée nue à la main pour le tuer par derrière. Il mourut l'an 211, ou plutôt

il se tua par impatience des douleurs de la goutte.»

Quelle distance entre cet empereur et l'évêque Irénée! Quelle noble figure dans la victime, et quelle horrible face dans le bourreau! Le martyr est glorifié et ceux qui savent le nom de Septime-Sévère, le prononcent avec horreur! Le Christ est vainqueur!

VIII.

MAXIMIN LE THRACE.

Avant de parler de Maximin, disons quelques mots de Caracalla, Héliogabale et Alexandre-Sévère.

A la mort de Septime-Sévère, Caracalla hérita de l'empire. Il commença par faire assassiner Géta, son frère, qui lui avait été associé au pouvoir; et vingt mille romains, soupçonnés d'avoir pleuré ce jeune prince, furent égorgés. Ayant appris qu'on avait plaisanté, à Alexandrie, sur son auguste personne, il y alla, et malgré le magnifique accueil qui lui fut fait, il ordonna à ses soldats de tout massacrer, ce qui dura deux jours. Caracalla prenait plaisir à contempler ce spectacle, du haut du temple de Sérapis. Origène avait fui en Palestine, à Césarée.

Le fou couronné alla promener ensuite son faste chez les Alamanni et les Cattes, qu'il trompa par de fallacieuses promesses. Ils vengèrent cette perfidie, et il fut obligé de racheter sa vie et celle de son armée, à prix d'argent.

Cependant les Parthes se révoltèrent. L'empereur alla pour les combattre. Il y fit des folies, le long de la route, comme de tuer Festus, son affranchi, sur la terre d'Ilion, où Achille avait pleuré Patrocle. Lui, il

pleura sa victime. Enfin, Macrin, préfet du prétoire, qui était au Cirque avec lui, le fit assassiner.

Macrin et son fils furent proclamés empereurs. Leur pouvoir ne dura pas longtemps, car Héliogabale, petit neveu de Julia Domna, ne tarda pas à être acclamé empereur par une légion de Syrie, et à vaincre Macrin dans un combat. (7 juin 218.) Les deux princes perdirent la vie et leurs propres soldats apportèrent leurs têtes au prêtre du soleil, car Elagabaal, ou Héliogabale, remplissait cette fonction, dans le temple syrien d'Emèse, où il adorait et faisait adorer un aérolithe, tombé dans les plaines de Syrie.

Après un hiver de débauches à Nicomédie, habillé en prêtre du soleil, Héliogabale partit pour Rome, emportant son dieu l'aérolithe, traîné sur un char attelé de six chevaux blancs, par des chemins semés de poudre d'or. Lampride, qui raconte ces choses sans nom, dit que le dieu-soleil (l'aérolithe) fut déposé dans un palais magnifique, non loin du palais impérial, sur le mont Palatin. Il remplaça Jupiter à Rome. Il avait songé d'abord à lui faire épouser Pallas, mais il craignit que l'air martial de cette virago ne devint une occasion de querelle dans le ménage divin. Il s'arrêta donc à l'Astarté de Carthage, comme mieux assortie. Il fit venir solennellement sa statue d'Afrique, avec les dons que la fiancée était censée offrir à son époux l'aérolithe. Un décret impérial ordonna que les fêtes du mariage fussent célébrées dans toutes les provinces de l'univers!!!

Est-ce assez pour que l'on soit convaincu que Dieu vengeait son Christ et son Église d'une manière effroyable? Si cela ne suffit pas, continuons, afin que comparant le peuple chrétien au peuple romain de cette époque, on puisse porter un jugement sans appel.

Cet Héliogabale, qui mariait son aérolithe avec l'impudique Astarté, qu'adorent encore les Sidoniens,

s'était marié déjà trois fois à dix-huit ans. Cela durait quelques mois. Il finit par épouser une vestale, et peu de temps après, on le voyait se promener sur un char d'or, en pleine ville de Rome, avec Hiéroclès. Ce char était traîné par des tigres ou des lions. Un histrion fut nommé préfet du prétoire, les eunuques du palais devinrent sénateurs, deux cochers furent choisis pour consuls. Enfin un sénat de femmes, sous la présidence de l'impératrice-mère, fut officiellement institué. Tout cela n'était que de la folie. Le sang vint ensuite; on choisit les plus beaux enfants des familles patriciennes, pour les immoler chaque matin au dieu Aérolithe. Comme il fallait de l'or pour les troupes de courtisanes et de baladins, pour les repas impériaux, composés de langues de paons ou de rossignols, de cervelles de perroquets et de faisans, accommodés à une sauce où l'on faisait dissoudre des milliers de perles fines, on dressait chaque semaine une liste de proscription où figuraient les plus opulents romains. Les choses se passaient d'ailleurs avec une régularité parfaite; la liste était envoyée à la ratification du sénat; mais Héliogabale avait soin d'y ajouter la mention suivante: « Ne prenez pas la peine de rechercher la preuve de leurs crimes, les coupables sont déjà exécutés. » L'héritage de ces malheureux, condamnés pour crime de lèse-majesté, revenait de droit, d'après la législation romaine, au fisc impérial.

« Tous ces détails, fournis par Lampridius, dit M. de Champagny, paraissent incroyables. « Je les crois cependant parfaitement vrais; Héliogabale n'est que Commode, poussé un peu plus loin, de même que Commode, était Néron poussé un peu moins loin. La puissance démoniaque qui gouvernait le monde païen rendait ainsi son dernier soupir. » (Voir Darras, t. VII, p. 555.)

Voilà ce peuple romain, qui se jouait des chrétiens

mourant pour Dieu et son Christ, libres, chastes, vierges, se riant des tortures et souriant à la mort. Pour lui, il se pliait aux cruautés et aux folies d'un Héliogabale ! Il était si abruti qu'il ne savait plus aimer la liberté. Les empereurs connaissaient jusqu'où était descendu l'avitissement du sénat et des patriciens, ainsi que l'instinct des foules avides de sang, à l'instar des animaux féroces, et ils foulaient aux pieds, hardiment, ces romains dégénérés, dont les pères avaient conquis le monde. M. de Champagny a dit le vrai mot : Satan se jouait d'eux tous ; et nous entendrons bientôt sonner des heures, où en pleine civilisation chrétienne, apparaîtront des tragédies pareilles, au sein des peuples qui essaieront de ramener en Europe, non plus le dieu soleil, sur un char attelé de six chevaux blancs, mais la déesse Astarté, sous le nom de : *Déesse Raison*. C'est ainsi que Dieu humilie les peuples, qui refusent de reconnaître Jésus-Christ, son Fils, pour leur Roi : il leur donne des Maîtres, qui ressemblent à quelqu'un de ces empereurs romains, qu'il nous plaît de peindre ici en passant, pour venger nos martyrs, et la cause sacrée que nous servons.

Hâtons-nous de dire que l'heure de la justice divine vint pour Héliogabale. L'armée avait reporté son affection sur le jeune Alexandre, fils de Mammæa, adopté par l'empereur et proclamé déjà César. Héliogabale songea à le faire assassiner. Les soldats veillaient. Ils vinrent en armes assiéger le palais. L'empereur eut peur et se réfugia avec Sohenia, sa mère, dans les écuries impériales, et pour mieux se cacher, il s'était blotti sous un tas de fumier. Les prétoriens les massacrèrent tous deux, traînèrent leurs restes sanglants dans les rues de Rome, et les jetèrent au Tibre. (22 mars 222.) Le sénat, alors, se releva, n'ayant plus le fou à craindre, et voua sa mémoire à l'infamie.

Alexandre régna, ou plutôt ce fut Mammæa sa mère, d'une part, et de l'autre, le fameux légiste Domitius Ulpianus, ennemi acharné des chrétiens, qui continuèrent à être persécutés, en vertu des *lois existantes*, et non rapportées.

Alexandre-Sévère, ainsi nommé à cause de sa sévérité, ne persécuta pas lui-même les chrétiens, il laissa agir Ulpien. Il fut assassiné par Maximin, qui lui succéda.

Maximin inaugura donc une ère nouvelle de persécution pour l'Église. « Le géant couronné, dit Eusèbe, se montra d'une cruauté inexorable, contre tout l'entourage d'Alexandre-Sévère, son prédécesseur. » Or, parmi les familiers du fils de Mammæa, se trouvaient beaucoup de chrétiens qui furent immédiatement traités au supplice.

Ils allèrent rejoindre au ciel une foule de nobles martyrs, qui avaient, naguères, donné à Jésus-Christ le témoignage de leur amour et de leur vie, comme sainte Cécile, dont nulle langue sur la terre ne saurait dire la beauté virginale ; Valérien son époux, Tiburce, frère de Valérien, Maxime, officier du prétoire ; puis les papes saint Urbain, saint Potien et saint Antéros.

Maximin le Thrace s'attaqua surtout aux évêques, aux prêtres, à ceux qui instruisaient. Aussi Origène fut-il naturellement désigné aux colères de cet empereur, qui savait à peine parler le latin, et n'avait pour lui que sa taille de huit pieds et sa force herculéenne. On dit qu'il portait au pouce un bracelet de sa femme. On ne réussit pas à trouver Origène. Ambroise et Proctète, ses disciples, furent arrêtés, et on les envoya enchaînés, à l'empereur, qui était au fond de la Gaule. Il ne furent pas mis à mort. La chute précipitée du tyran les sauva.

Une des victimes immolées sous Maximin se nomme

Barbara, sainte Barbe, la vierge illustre, fille d'un des plus opulents citoyens de Nicomédie, Dioscore.

Son père, très attaché au culte des dieux, l'éleva dans les idées païennes. Quand elle fut conduite pour la première fois au temple des faux dieux, elle demanda à ses parents : Qui sont ces hommes dont on a dressé ici les statues ? Ce ne sont pas des hommes, répondit Dioscore. Ce sont les dieux, il faut les adorer. — Je comprends, dit-elle, ils sont dieux maintenant, mais autrefois ils furent des hommes. — Oui, répondit Dioscore, sans doute frappé et embarrassé de cet argument, qui réduisait à néant son paganisme et ses dieux. L'enfant le sentait bien aussi, dans sa précoce intelligence. Elle grandit, et sa beauté, ignorée d'elle seule, charmait ses parents. Selon la coutume de l'Orient, Barbara demeurait dans la solitude, toujours voilée, quand elle apparaissait devant les hommes, et vivant avec sa mère dans un appartement séparé, en forme de tour, attenante à la maison paternelle. Comme les guerriers prennent, dans les combats, les tours les plus inexpugnables, la foi chrétienne aussi pénètre partout, et elle arriva malgré Dioscore, jusque dans sa tour et le cœur de sa fille. Est-ce que l'Esprit-Saint ne souffle pas où il veut ? Et Barbara se disait, sous ce souffle divin : Nos dieux ont été des hommes, ils sont donc nés et morts comme les autres hommes. Or un Dieu doit être éternel. L'homme tire son origine de la terre. Mais la terre n'a pu se créer elle-même. Il a fallu qu'un Dieu lui donnât l'existence. Dès lors nul homme, formé d'éléments terrestres, ne saurait s'appeler dieu. Elle s'exerçait ainsi à méditer, et trouvait là son bonheur. Avec ce génie qui la poussait à chercher la cause et la raison des choses, la jeune vierge ouvrait son âme à la vérité. Il lui eût suffi d'entendre exposer la doctrine du Verbe éternel, Fils de Dieu, incarné dans le temps, et

alors vrai homme et vrai Dieu ; mourant sans cesser d'être Dieu, et reprenant son corps ressuscité pour jamais, afin de régner au ciel et sur la terre ; il lui eût suffi, en un mot, de l'explication du symbole des Apôtres pour l'éclairer et la satisfaire. Les femmes qui la servaient lui racontèrent un jour qu'il n'était bruit à Nicomédie que de la réputation d'un docteur Alexandrin, qui avait nom Origène. Il enseignait le dogme d'un Dieu unique, dont l'avènement avait mis fin au culte des idoles. La vierge tressaillait à cette nouvelle. Elle confia un message à l'un de ses plus fidèles serviteurs pour Origène. Le docteur vint. Quelques semaines après, Dioscore en pénétrant dans l'appartement de sa fille, y trouva un vénérable vieillard. Quel est cet homme, demanda-t-il avec étonnement, et pourquoi est-il ici ? — Père, répondit la jeune vierge, ce vieillard est un docte alexandrin, expert dans la guérison de toutes les infirmités humaines. Il est récemment arrivé à Nicomédie, et j'ai eu recours à sa science. — Dioscore ne soupçonna pas la réalité ; il laissa la jeune fille s'entretenir librement avec ce médecin spirituel. C'était un prêtre, du nom de Valens, envoyé par Origène, à cette âme qui avait soif de Dieu. Barbara reçut avec effusion de reconnaissance et de larmes, le baptême. Valens lui enseigna l'incarnation du Verbe éternel dans le sein de la Vierge Marie, sa vie, sa mort, sa résurrection, son règne éternel, son Église, dont désormais elle était membre. Il lui laissa, en parlant, un exemplaire des Livres Saints, dont Barbara fit sa nourriture.

Cependant les plus nobles familles de la ville se disputaient l'honneur d'une alliance avec la fille de Dioscore ; mais chaque fois qu'on lui en parlait, elle écartait la demande. Un jour, enfin, Dioscore apprit la vérité, et il se livra soudain à un de ces mouvements de rage, que le démon, homicide dès le commencement,